Quand c’est l’heure du grand départ

Il n’est jamais très gai de parler de décès, d’enterrement, d’incinération, de cimetière, de tombes, de tous ces mots qui nous relient tout simplement à la mort. A notre disparition. Mais avant cela, à celle des autres.

Et pourtant la mort fait partie de notre quotidien. Ton voisin, tu vois, tu l’as rencontré hier encore, non pas en pleine forme, mais avec encore toute sa tête, comme on dit. Tu as parlé avec lui du vieux village. Tu as évoqué un temps qui n’est plus. Ou au contraire, de cet avenir qui s’annonce sous de drôles de couleurs, où les riches sont chaque jour un peu plus riches, et où les pauvres sont chaque jour un peu plus pauvres. Vous vous étiez mis d’accord que cela était d’une injustice qui dépasse toutes les bornes. Mais aussi vous aviez compris que rien ni personne ne ferait que ça change, surtout pas les politiques, bien trop attachés à leurs fameuses prérogatives. Y a que ça pour les maintenir sur le trône, ceux-là ou celles-là, les prérogatives. En plus naturellement du petit bonus de la fonction.

Et bien ce voisin, tu apprends pas plus tard que ce matin, qu’il n’est plus là, qu’il est mort, qu’il t’a quitté. Qu’avec lui tu ne parleras plus des prérogatives des élus. Alors il te faudra trouver quelqu’un d’autre. Et celui-ci, pas plus que le précédent, n’est solide sur ses jambes. Alors ces autres, ces amis, ils nous quittent les uns après les autres. On ne les remplace pas, en plus. Et bien sûr, surtout en ces journées où ça ne va pas fort, et de telles journées, ou semaines, ou mois, chacun en connaît, on rabâche. On ne va pas croire que personne n’est à l’abri d’un mal quelconque, d’une vessie qui bafouille, de la tête en cambouis, de la pompe qui te semble moins donner que d’ordinaire. On rabâche et l’on se met nous aussi dans le caisson pour les deux ou trois semaines qui viennent.

On n’est plus sûr de rien depuis que la mort existe, disait l’autre. Ce n’est que trop vrai. Mais on oublie. On vit, tant bien que mal. On copie les autres. Faut pas s’en faire. Faut aller de l’avant. Garder le moral. Oublier cette petite déprime pernicieuse. Se projeter en avant. Se donner des chalenges, comme ils disent, dans les usines, ces andouilles ! Un chalenge de quoi, en fait ?

Et l’on enterre à tout va. Et ce n’est pas trop gai, un enterrement. Bien que parfois, au retour du cimetière, on est mieux. On l’est d’autant plus que l’on va boire un verre au bistrot. Il faut bien enterrer le mort à notre façon. Et celle-là est encore la meilleure.

Quoique. Quoi donc ? De plus en plus de gens se font incinérer. Et de plus en plus aussi, on fait dans l’intimité. On ne veut plus des autres pour pleurer avec vous. On veut le faire en catimini. Et puis aussi on y est obligé, depuis que le covid existe. Et qu’il ne nous quittera pas. Et que l’on vivra dans une nouvelle civilisation où le covid sera le maître mot. Le leitmotif, comme disait Paul-Henri. Une sorte de fixation. Ou de fascination morbide.

Voilà, penser à un enterrement, n’importe lequel, c’est aussi envisager tout ça.

Ca n’est pas bien gai. Hélas, ça fait aussi partie de notre quotidien.

Un exemple, l'enterrement de Benjamin Le Coultre (1847-1911)

Il y a un siècle disparaissait Benjamin Le Coultre. Il convient de rendre hommage aujourd'hui à cet ami du progrès dont les activités furent aussi nombreuses que variées.

Auguste-Benjamin Le Coultre[1] est le troisième des fils de Charles-Antoine Le Coultre, fondateur de l'entreprise d'horlogerie devenue aujourd'hui Jaeger-Le Coultre. Né en 1847, il est décédé en 1911.

Benjamin Le Coultre exerce une présence relativement discrète dans l'ouvrage de François-Jéquier consacré à l'entreprise[2]. On ne trouve même aucune photo de lui dans cette publication de plus de 700 pages. En conséquence, pour retracer l'histoire de cet homme pourtant exceptionnel, il nous faudra recourir à d'autres sources.

L'article nécrologique paru dans la FAVJ du 23 février 1911 nous renseigne :

+ Benjamin Le Coultre

La manufacture d'horlogerie la plus importante de notre contrée et d'universelle réputation vient de perdre un de ses chefs dans la personne de « Monsieur Benjamin », comme on l'appelait familièrement dans la contrée.

Né le 27 décembre 1847, ce n'est qu'en 1874, soit à l'âge de vingt-sept ans, qu'il entra de façon active dans la maison de son père M. Antoine Le Coultre en faisant les voyages, où il ne tarda pas à se faire remarquer par ses aptitudes commerciales qui créèrent à la Fabrique sa clientèle choisie. La mécanique était loin de lui être indifférente ; doué d'un naturel inventif et entreprenant, il inventa de nombreuses machines dont beaucoup sont encore actuellement en activité, qui permirent de fabriquer mécaniquement de façon à éclipser toute concurrence dans les genres de mouvements simples, compliqués ou même extra-compliqués. Pour terminer le résumé de sa carrière d'horloger nous y ajouterons l'éloge le plus simple mais aussi de combien le plus noble : Il était aimé des ouvriers.

B. L C. s'intéressa dans ses moments de loisir à toutes les questions d'intérêt général de la Vallée de Joux. En 1887 déjà, il collabora de façon très intense à l'étude de la régularisation des eaux de nos lacs et de l'utilisation industrielle comme force motrice de la chute qu'on obtiendrait par ce fait. En décembre de la même année, il adressa sur cette question un mémoire très complet avec plans détaillés au Grand Conseil vaudois en lui demandant la concession des Eaux de Joux. La réponse fut négative : plusieurs s'en réjouirent alors ; peut-être sont-ils maintenant d'un autre avais !!

[1] Elie-Jaques, père de sept enfants, né en 1842, décédé en 1917, sera le vrai repreneur de l'entreprise, secondé par son frère Paul (1845-1912) et par Auguste-Benjamin.

[2] François Jéquier, De la forge à la manufacture horlogère, BHV no 73, Lausanne, 1983

La même année, la compagnie du chemin de fer Pont-Vallorbe l'appelait à la Direction des glacières du Pont.

Ses nombreuses relations dans le monde horloger, la clientèle étendue de la maison ainsi que ses connaissances pratiques contribuèrent à sa nomination comme membre du Jury et expert dans la classe d'horlogerie de l'exposition universelle de Paris en 1900, ce qui fut un honneur pour la fabrique et la contrée.

Grand partisan de l'introduction de l'industrie hôtelière et de son développement chez nous, il s'intéressa dès le début à la construction du Grand Hôtel du Pont dont il fut nommé président.

Jusqu'à sa mort, il fit partie du Conseil d'Administration des Usines métallurgiques de Vallorbe. A ce même titre, il s'occupait encore de sauver notre vaillant Caprice d'une fin prématurée et funeste à la note pittoresque qu'il donne chaque année de soleil à notre lac.

Ami des sports, il fut l'un des premiers qui, en 1877[3]*, mirent en honneur les patins d'acier dont un souvenir est peint sur la roche située en face du village de l'Abbaye et qui a pris dès lors nom « Le patin ». En 1896, il fut également l'introducteur des skis ; à cette époque, combien lointaine il est vrai, le ski était l'objet de la méfiance et du mépris, tandis qu'aujourd'hui tout homme jeune et énergique en possède.*

La vie de B. L C. a donc été active ; elle n'avait d'autre but que le développement industriel toujours plus intense de la Vallée, son pays natal, qu'il aimait plus que tous ceux que ses nombreux voyages lui donnèrent occasion de visiter. Mieux que personne il savait exercer l'hospitalité, qualité essentielle des montagnards.

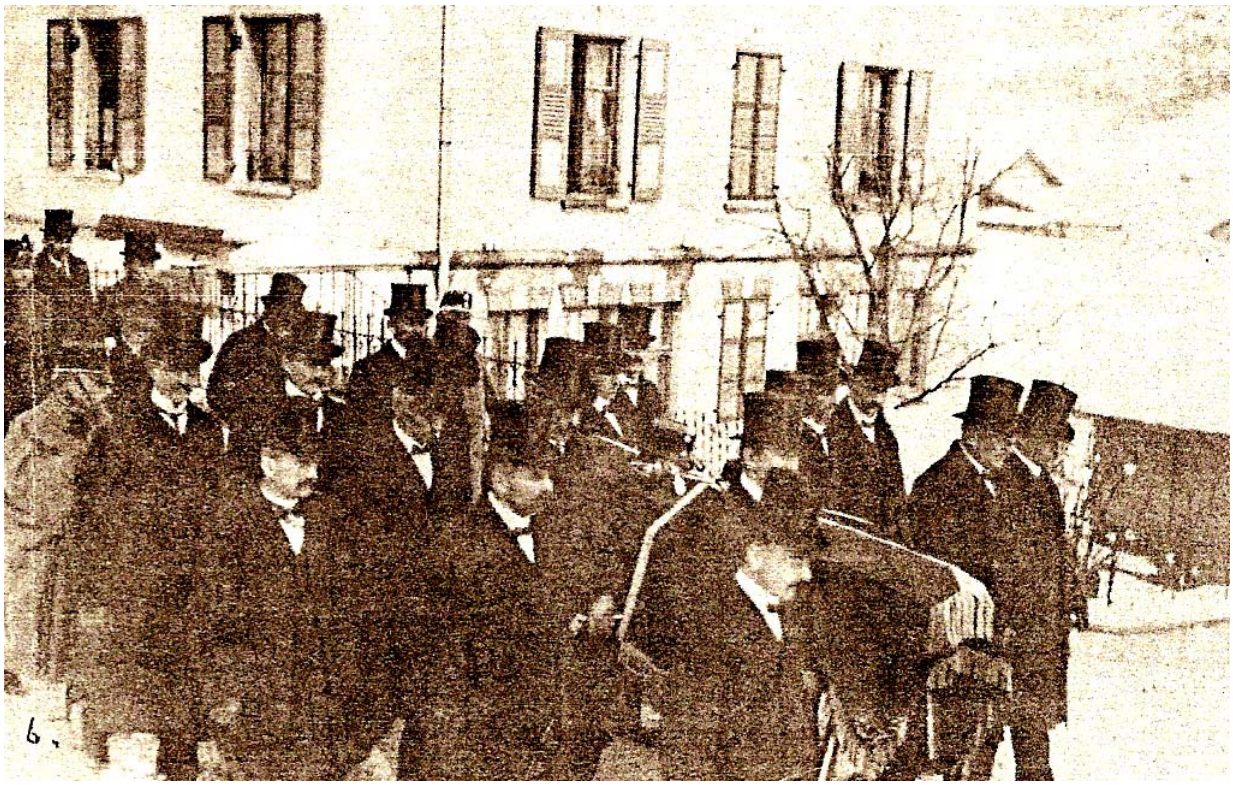
Benjamin Le Coultre n'est plus. Une maladie inexorable l'a, quoique jeune encore, terrassé et la mort est venue l'enlever à sa famille et à ses amis. Aujourd'hui son cortège funèbre, dont on n'a jamais vu d'aussi nombreux, a traversé majestueusement le Sentier précédé de tous les ouvriers et de nombreuses couronnes pour gagner le Champ du Repos. Là, M. Berguer, pasteur à St-Légier et neveu du défunt, a prononcé une oraison funèbre remarquable par son éloquence et écoutée dans un profond recueillement. Cet orateur a dit combien M. B. L C. était bon, franc, serviable, cherchant à faire plaisir à son prochain, en un mot populaire. Aujourd'hui s'est placé le point final d'une honorable vie.

A Benjamin Le Coultre nous adressons un dernier adieu dans la certitude que son souvenir restera gravé au cœur de ceux qui ont eu le doux privilège de le connaître dans l'intimité. A sa famille nous adressons ici notre respectueuse sympathie.

Sentier, 20 février 1911. *X.*

[3] Selon la date proposée par « Le Patin », en 1876-1876

Enterrement de Benjamin Le Coultre. Le cortège se rend au cimetière des Cytises, au Sentier. Y aura moins de monde au mien !

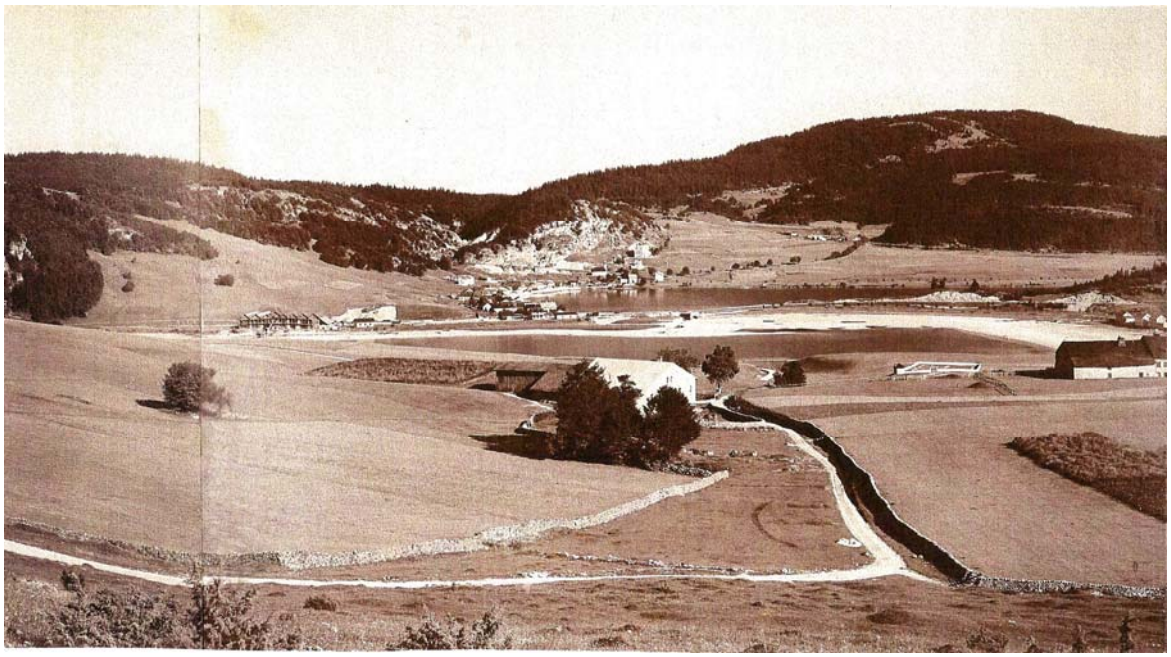


L’homme est là, dans le caisson. Il a effectué sa trajectoire.

Le cimetière des cytise. Il sera remplacé plus tard par le cimetière du Rocheray.

Les tombes d'Emile et David-Alphonse Le Coultre décédés les deux en 1905, de tuberculose sans doute. Ils étaient de la famille des Le Coultre, fabricants de pignons à la Golisse, maison ancienne de Jean-Maurice Le Coultre, descendant.

On saute aux Charbonnières…



Haut-des-Prés. À droite La Cornaz. En contre-bas, le cimetière des Charbonnières vierge de toute tombe. Nous sommes en 1900, année de sa création.

Les enterrements concernaient d'ordinaire les adultes. Il nous fallut pourtant un jour accompagner au cimetière un garçon de notre âge mort de tuberculose. Cet enterrement hanta pour des années ma vie d'enfant. Combien de nuits où j'ai croulé sous les couronnes, où j'ai nagé dans des montagnes de fleurs funèbres, des blanches ou des bleues, sans parfum, affreuses dans leurs formes et leurs couleurs, mais surtout parce qu'elles étaient destinées à un enterrement. La mort... trop sérieuse pour nous qui n'aurions pas su la comprendre ! Soi-disant. Car pour ce garçon que nous avions connu à l'école, que nous avions vu jouer dans la cour comme tous les autres, qui plus que nous, hormis les parents, souffraient ? Et qui mieux que nous encore, si fragiles dans nos imaginations, pouvait savoir que dans la mort, dans son angoisse, dans sa solitude désespérante, atroce, bien peu sûre était la vision de ce paradis qu'on nous promettait à l'école du dimanche.

Je n'en vis guère de ces enterrements d'adultes. Car j'habitais le quartier du Crêt-du-Puits, un peu à l'écart, et par cela je ne pouvais rien connaître de ce qui se passait ces jours-là près de l'église, et plus tard au haut du village où le cortège irait jusqu'au Gros-Tronc où se rendaient les honneurs. J'en vis cependant passer quelquefois pendant les vacances alors que nous nous trouvions chez la grand-mère, mon cousin et moi. Nous avions bien soin de rentrer, car il nous semblait inconvenant de regarder le cortège assis sur le perron. La vie s'arrêtait l'espace d'un instant. c'était une longue et interminable file d'adultes, d'hommes plus que de femmes, vêtus de sombre, avec de grands manteaux quand il faisait froid, tenant de larges parapluies noirs quand il pleuvait sur le village. Un cheval tirait le corbillard qui roulait lentement, garni d'étoffes noires frangées de blanc. Nono du Séchey le conduisait.

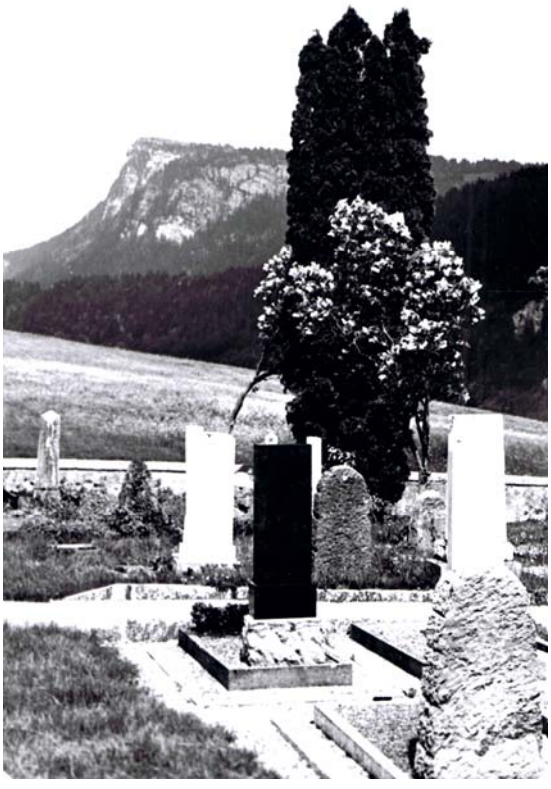
Plus tard j'y allai comme tout le monde, aux enterrements. «C'est ton devoir», me disait mon père qui ne put jamais accepter que l'on agisse différemment des autres. «Ma présence là-bas ne ressuscitera pas le mort», disais-je. C'était ma justification pour sauter à pieds joints par-dessus la plupart des services funèbres des habitants de mon village.

Je me souviens d'un jour où il faisait très froid. Le pasteur lisait la Bible au bord de la tombe. Les doigts gourds, il avait de la peine à

en tourner les pages. A part sa voix qui résonnait étrangement dans le cimetière glacé, pas un bruit, si ce n'est des raclements de gorge, des froissements d'étoffes. Nous étions hors de la vie. Dans ce recueillement total, peut-être nous mettions-nous inconsciemment à la place du mort dans le cercueil brun clair que la terre recouvrirait bientôt. Triste est l'existence de l'homme qui toujours conduit à la mort. Et l'on est si vite oublié.

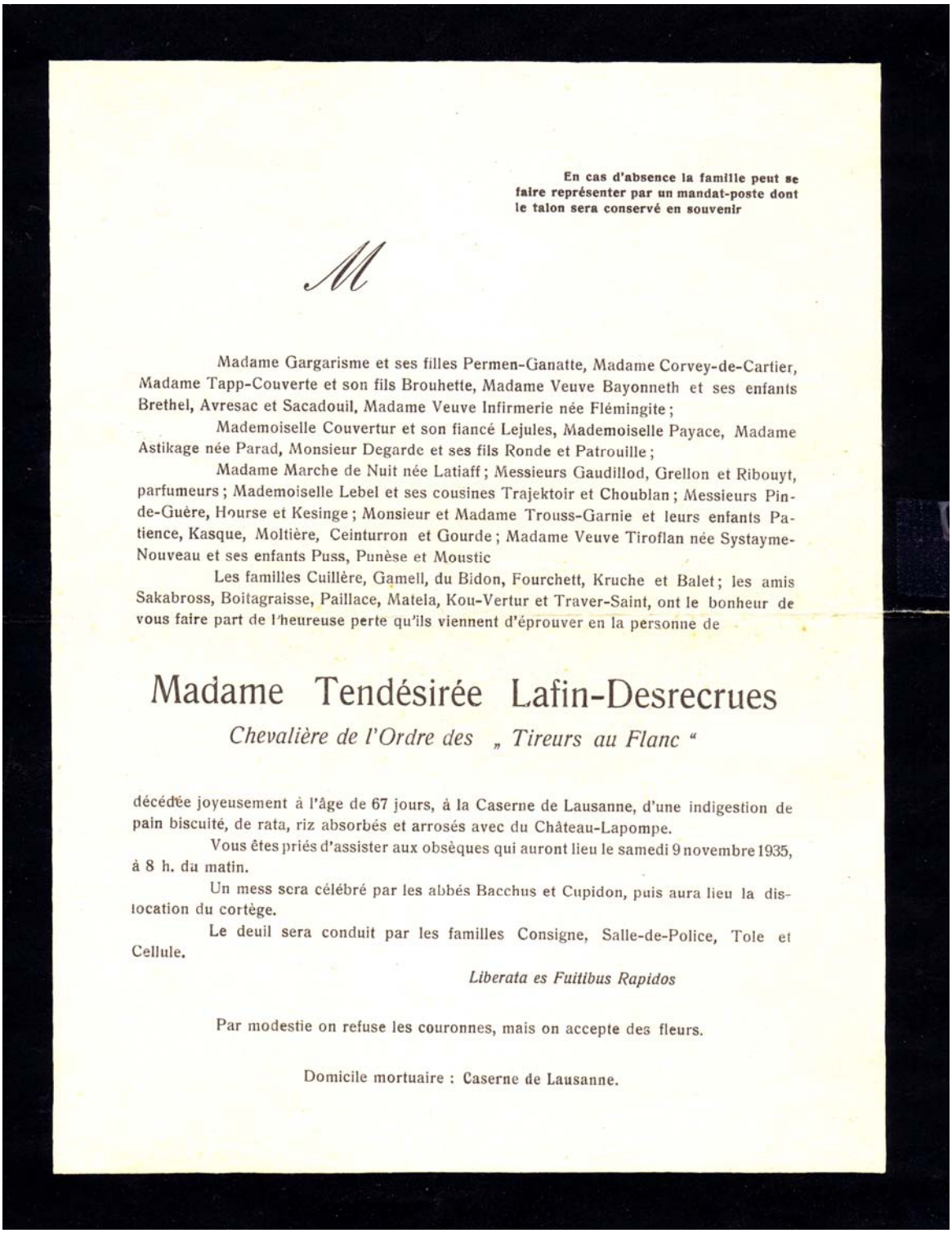
Au sortir du cimetière il y eut d'abord la descente sur le village, par la route ou par le chemin de la Fuvaz. Puis suivit une collation offerte au Cygne par la famille. Il faut bien que la vie continue. Evaporées les grandes réflexions sur le sens de l'existence, sur la vanité des choses; elles n'avaient duré que le temps de cet enterrement. Certes nous avions pensé nous aussi l'espace d'une heure que nous aurions pu être là-bas, à la place du mort. Mais pour l'heure, pour nous tous qui étions revenus au village, en bonne santé apparemment, derrière un verre et d'excellents canapés, la vie, la vie si chaude en dépit des misères quotidiennes, mon Dieu, oui, ce qu'elle était bonne à prendre !

Saveurs d'enfance, 1991.



Cimetière des Charbonnières, première partie désormais désaffectée et recouverte de nouvelles tombes. La Dent veille sur nous !

Une tombe célèbre, celle du soldat inconnu à la Thomassette.



En cas d'absence la famille peut se faire représenter par un mandat-poste dont le talon sera conservé en souvenir

M

Madame Gargarisme et ses filles Permen-Ganatte, Madame Corvey-de-Cartier, Madame Tapp-Couverte et son fils Brouhette, Madame Veuve Bayonneth et ses enfants Brethel, Avresac et Sacadouil, Madame Veuve Infirmerie née Flémingite ;

Mademoiselle Couvertur et son fiancé Lejules, Mademoiselle Payace, Madame Astikage née Parad, Monsieur Degarde et ses fils Ronde et Patrouille ;

Madame Marche de Nuit née Latiaff ; Messieurs Gaudillod, Grellon et Ribouyt, parfumeurs ; Mademoiselle Lebel et ses cousines Trajektoir et Choublan ; Messieurs Pin-de-Guère, Hourse et Kesinge ; Monsieur et Madame Trouss-Garnie et leurs enfants Patience, Kasque, Moltière, Ceinturron et Gourde ; Madame Veuve Tiroflan née Systayme-Nouveau et ses enfants Puss, Punèse et Moustic

Les familles Cuillère, Gamell, du Bidon, Fourchett, Kruche et Balet ; les amis Sakabross, Boitagraisse, Paillace, Matela, Kou-Vertur et Traver-Saint, ont le bonheur de vous faire part de l'heureuse perte qu'ils viennent d'éprouver en la personne de

Madame Tendésirée Lafin-Desrecrues

Chevalière de l'Ordre des „ Tireurs au Flanc "

décédée joyeusement à l'âge de 67 jours, à la Caserne de Lausanne, d'une indigestion de pain biscuité, de rata, riz absorbés et arrosés avec du Château-Lapompe.

Vous êtes priés d'assister aux obsèques qui auront lieu le samedi 9 novembre 1935, à 8 h. du matin.

Un mess sera célébré par les abbés Bacchus et Cupidon, puis aura lieu la dislocation du cortège.

Le deuil sera conduit par les familles Consigne, Salle-de-Police, Tole et Cellule.

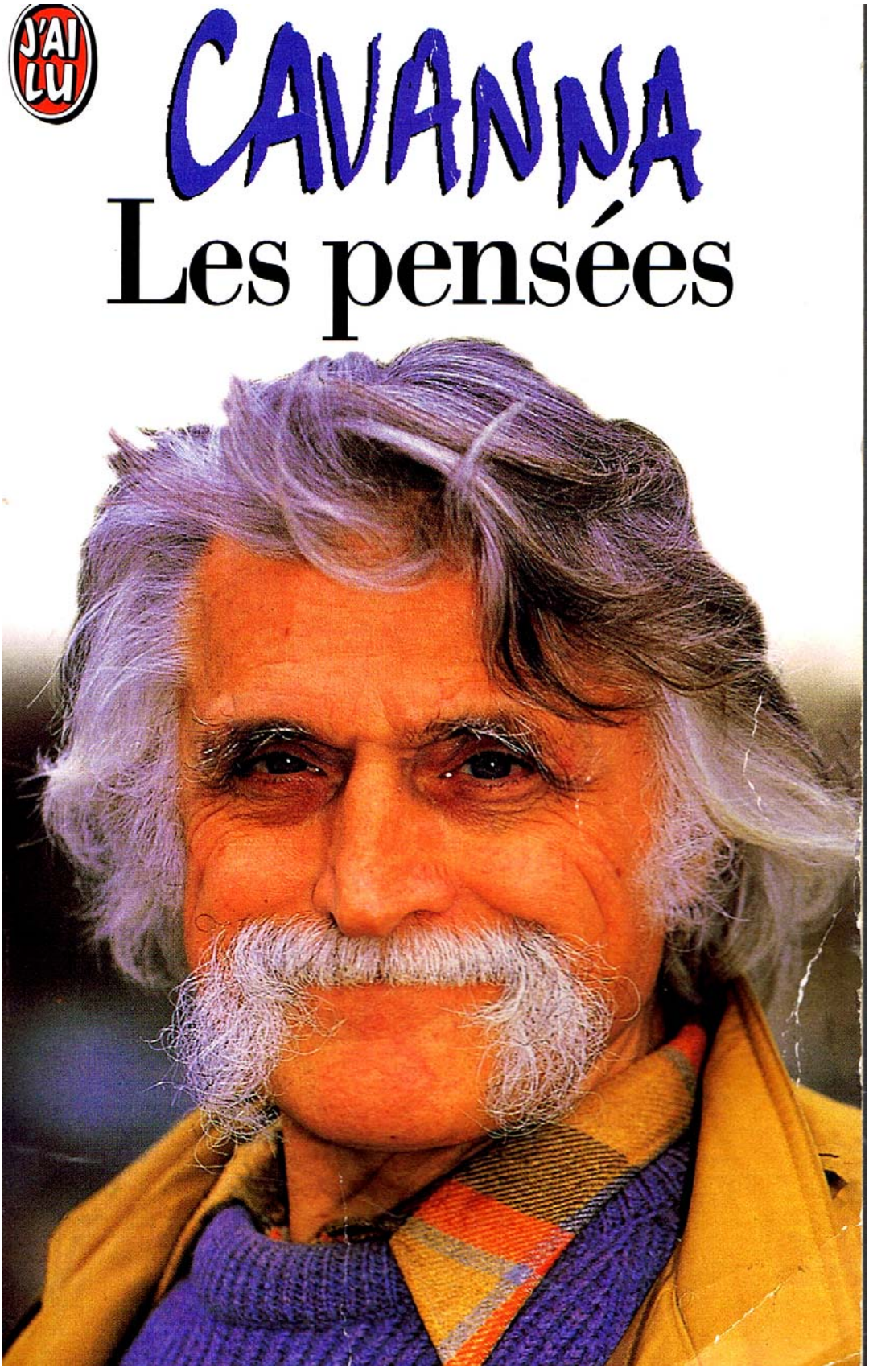
Liberata es Fuitibus Rapidos

Par modestie on refuse les couronnes, mais on accepte des fleurs.

Domicile mortuaire : Caserne de Lausanne.

Un rien d'humour ne nous fera pas de mal !

La vision de Cavanna sur ce qui nous attend toutes et tous !



Le cancer est la récompense des vieux travailleurs. Après une vie de labeur et de sacrifices, mourir d'un rhume de cerveau serait la pire honte qui puisse s'abattre sur un honnête homme. Grâce aux progrès de la technique et à la promotion sociale, chaque individu est aujourd'hui assuré d'avoir son cancer en même temps que sa retraite. La seule incertitude porte sur l'endroit où il fleurira, ce qui ouvre le champ à toutes sortes de paris amusants qui mettent un peu de gaieté dans les asiles de vieillards.

Les vieillards, vous savez ce que c'est : ils ont peiné tout au long d'une vie d'honneur et de sacrifices, et voilà, ils sont vieux, ils n'ont plus de dents pour mâcher les bonnes choses, plus de jambes pour courir le guilledou, plus rien à faire qu'à emmerder le monde en attendant la mort. Emmerder le monde, c'est le seul plaisir qui reste quand tous les plaisirs sont partis. Alors, ils v tiennent.

Quand le cancer me dévorera tout vivant, je ne serai pas le malade calme et souriant qui mérite le dévouement ému des siens et suscite l'admiration du voisinage. Ne comptez pas là-dessus ! Je ne laisserai pas derrière moi de ces anecdotes héroïco-attendries qui alimentent pour longtemps les conversations de ceux qui vous ont regardé crever à petit feu, tout tristes, mais si contents que vous ayez été tellement admirable, jusqu'au bout, un véritable exemple pour la jeunesse... Je serai un horrible sale vieux con de moribond, chialard, gueulard, cabochard, je haïrai le monde entier et d'abord vous autres, saletés de bien portants, gros cons pétant de santé, merdeux jeunes et beaux ! Voleurs de santé, voleurs de beauté, voleurs de jeunesse ! Comme si quelqu'un avait le droit d'être bien portant alors que moi je crève, que je pourris debout, la tripe éclatée !

Cavanna, né en 1923, décédé en 2014, était un immense écrivain, auteur de pas loin de 50 ouvrages, dont le fameux « Les Ritals ». La famille Cavanna est originaire des Appennino settentrionale, où les conditions de vie seraient un peu comparables, selon les écrits du maître, à celles des montagnes bergamasques.